

Introduction

Les disciplines scientifiques ont l'habitude de soumettre périodiquement leurs thèses non réfutées à un examen détaillé, afin d'en réévaluer la pertinence sous l'éclairage de données surgies après coup. S'agissant de théories pluridisciplinaires, l'usage se révèle déjà moins régulier. Par ailleurs, les chercheurs semblent souvent ignorer que les assertions, les argumentations et les constructions ne sont pas seules à réclamer de tels bilans : les controverses prolongées devraient pareillement susciter ces remises en question, en revenant sur le terrain même où se sont manifestées les contradictions. Or, de tels retours se révèlent rarissimes : les disputes sont renvoyées dès que possible à un état passé, puis confiées aux bons soins d'une histoire des sciences, dont l'intervention soulignera le caractère révolu – sinon résolu – de la fâcherie : un malentendu, un quiproquo, une querelle d'orgueils.

Quelquefois, la science résiste mal à la tentation d'une « fuite en avant », et ses représentants se hâtent d'oublier des lacunes embarrassantes, comme si une volonté d'aller vers l'avant devait conduire ces faiblesses à s'autodégrader loin derrière. Cela peut, certes, arriver à l'occasion d'une illumination inopinée. Cependant, ce pari, dont la témérité augmente avec l'étendue de l'opacité contournée, demeure aléatoire : dans « l'affaire » qui nous mobilisera ici, nous verrons que cet évitement prolongé a déjà produit des effets ruineux, au sens littéral.

En 1975, la parution à Harvard de *Sociobiology : the new synthesis* [WIL 75], déclencha une énorme polémique internationale et interdisciplinaire, enflammant la biologie, les sciences humaines et la philosophie. La fièvre augmenta par le biais d'implications politiques et idéologiques qui, affirmées ou rejetées, s'installèrent sur le devant de la scène. La sociobiologie promettait une refondation à moyen terme des sciences sociales sur le socle du jeu spéculatif des gènes, en vue de leur prolifération dans les générations futures. Et l'organisme, en lui-même, se trouvait ravalé au rôle de

truchement nécessaire des stratégies : déterminé par une ambition inébranlable de ses composantes à augmenter leur représentation dans la population.

Pendant près d'une quinzaine d'années, d'un pays à l'autre, et des deux côtés de l'Atlantique, on assista au réveil de convictions assoupies et à la réanimation d'antagonismes anciens, auxquels des aménagements techniques clinquants offraient l'attrait du neuf. A bien y regarder, ce fut le dernier vaste embrasement universitaire du XX^e siècle, peu à peu éteint par la croissance rapide d'une léthargie des engagements : étudiants et chercheurs, en effet, ont glissé vers une méfiance de principe à l'égard des conflits, des attitudes partisans et, plus généralement, des convictions trop fermes. La chute du mur de Berlin a facilité l'envol d'une nuée de relativismes, dont les ironies variées ont vite ravalé toute contradiction à l'état de logomachie, en sorte que, au bout du compte, la naïveté des aspirations de la science elle-même se trouva rembarée en bloc.

Le flot des invectives s'est cependant amenuisé sans que des dialogues prennent le relais, sans qu'un débat s'organise et sans que les points en litige soient répertoriés, classés ou pondérés. Aucun des multiples problèmes énoncés alors en vrac n'a connu un début de résolution et, bien pire, personne ne songe plus à s'en plaindre. Des arguments ont été livrés au public, jamais échangés entre chercheurs : ils n'ont donc nullement progressé. Les sociobiologistes ont eu la part belle : ils se contentèrent de rejeter toutes les objections en y déplorant des procès d'intention de type philosophique ou idéologique. Cette posture de la dignité offensée les aida à éluder les contestations purement scientifiques, quand bien même la formulation ne permettait aucun reproche. L'antagonisme a servi d'excuse pour éviter le débat, et l'on aura assisté à **une polémique sans discussion** !

En pratique, selon les secteurs et les contrées, les arrangements ont varié parmi les sciences humaines. En France, par exemple, nous avons complètement ignoré que les éthologistes, après une phase de critique intense, avaient rejoint le flot dominant, et que la sociobiologie avait progressivement monopolisé l'enseignement universitaire du comportement animal. Pareillement, on feignit de ne pas en apercevoir l'infiltration au sein de l'engouement pour les « sciences cognitives ». Aux Etats-Unis, l'essor du postmodernisme dans la dernière décennie du XX^e siècle, creusa un fossé quasi infranchissable entre « scientifiques » et « relativistes » : fracture presque silencieuse, qui amena la scission complète de certains départements d'anthropologie. La socio-biologie en profita pour se déployer à son aise dans les bastions du fonctionnalisme.

Le dernier soupir de la confrontation s'est confondu avec un bâillement, sans que, par ailleurs, la force gigantesque des enjeux soulevés ne s'effrite. Un étrange *burn-out* semble traverser la cité savante, mais s'agit-il vraiment d'intense fatigue ? Tout bien

considéré, la résignation générale dans laquelle trempe ce constat d'échec menace infiniment plus la crédibilité de la science contemporaine que les désaveux proférés par n'importe quel penseur relativiste, fut-il très inspiré. Si la scientificité ne se réduit ni à un leurre ni à une arrogance, cette démission collective se partage entre le catastrophique et l'impardonnable.

Dans un tel contexte, l'objectif que se donne cet essai dépasse une volonté de rouvrir le débat en le ramenant à une forme légitime. Certes, nous présenterons une critique des arguments cruciaux de la sociobiologie, avec des réfutations claires et, pour chacune d'elles, une évaluation de sa portée. Néanmoins, cela ne suffit plus. Nous devons nous demander comment et pourquoi une théorie a réussi à se parer des atours d'une discipline, avec l'existence avérée que cela suppose, et malgré l'énormité flagrante de l'abus. Demandons-nous aussi comment et pourquoi une discussion dont les enjeux n'étaient minimisés par personne a pu s'effiloche au point de s'achever en un échange de fins de non-recevoir. Et demandons-nous enfin quels moyens permettraient de garantir la tenue d'un débat durable, qui ne masque ni ses insuffisances momentanées ni ses faux-fuyants illicites. Des sociobiologistes ont reproché à leurs adversaires de se comporter en « flics épistémologiques » : un aveu de faiblesse qui a quelque chose de symptomatique. Notre propos visera effectivement à assainir la communication interdisciplinaire. Il n'y a rien de choquant à la mise en place d'une police épistémologique « verbalisant » des incorrections méthodologiques sur lesquelles, en principe, toutes les sciences concernées devraient s'entendre bien qu'elles ne soient pas toujours habituées à les débusquer.

La teneur de ce volume progressera en conséquence depuis l'exercice de la stricte réfutation (les trois premiers chapitres) vers celui de la contre-proposition, avec cette divergence secondaire que la phase de critique s'attachera aux assertions de la sociobiologie, tandis que la partie positive s'orientera plutôt vers des points cruciaux de méthode : le quatrième chapitre n'entend pas livrer un image de socio-écologie pluridisciplinaire, mais une illustration de la façon dont l'anthropologie pourrait y participer hors de la mainmise effective des sociobiologistes sur ce champ d'investigation, et aussi sans que la biologie ne se sente irrémédiablement « polluée ».

Notre volonté, en effet, ne se tourne pas vers l'élaboration d'une théorie concurrente, même ébauchée : cela équivaldrait à confirmer la pertinence potentielle de la construction adverse. Une des plus graves erreurs commise par la contestation scientifique de la sociobiologie aura été de restreindre la polémique en attaquant telle ou telle explication soutenue par tel ou tel auteur, afin d'en ridiculiser la teneur. A la longue, un effet pervers de cette stratégie répétée s'est insensiblement amplifié : on a perdu de vue que *le plus grand danger de la sociobiologie résidait dans l'idée qu'une compréhension générale des rapports entre les sociétés et leurs milieux était d'ores et*

déjà accessible. Les recherches sur le sujet s'ébranlaient à peine, et voilà qu'une clef miraculeuse, venue d'ailleurs, un authentique *deus ex machina*, livrait la vision d'ensemble pour prendre le contrôle du programme des analyses à venir.

La thèse principale que défendra cet essai doit alors apparaître tout de suite, afin que le lecteur la garde à l'esprit tout au long des pages à venir : par-delà ses visées idéologiques subconscientes ou non, *la sociobiologie représente avant toute chose une formidable force d'inertie à l'encontre d'un authentique projet scientifique se consacrant aux interactions socio-écologiques dans la nature, espèce humaine comprise*. Par l'intermédiaire d'une création clandestine, « l'écologie comportementale », elle, participe d'une volonté effectivement idéologique, demeurée curieusement inaperçue : empêcher l'installation et le progrès d'un secteur prioritaire de la recherche, en dépit des innombrables urgences attendantes, sous prétexte des promesses éblouissantes d'une intuition géniale.

Afin de prévenir un détournement de notre propos, il convient d'y ajouter deux précisions. Par *idéologie*, on entendra ici un schéma de pensée extérieur (ou antérieur) à une ambition scientifique qu'il attaque frontalement (dénî d'existence), ou qu'il infiltre subrepticement de manière à le parasiter. Le rejet du darwinisme par le créationnisme illustre la première voie : le déni. La transformation pré-orientée des espèces, avec le pressentiment d'une hiérarchie guidant l'action de la sélection naturelle *via* une constante cachée, emprunte la seconde. Quant à l'éventualité de *révolutions scientifiques* et de découvertes étonnantes qui bousculent inopinément l'état des connaissances, nous ne les écartons nullement. Dans le cas qui nous occupe, la réticence se développe sur un autre plan : une conjecture, légitime en tant que supposition à éprouver sous différents angles, a été adoubee comme théorie, puis couronnée comme discipline par une conviction séculaire, qui avait été pourtant détruite à la fin du XIX^e siècle. *Cette transformation arbitraire d'une spéculation en « loi » a ruiné l'essor du chantier de la socio-écologie, qui pouvait se prévaloir d'une nécessité scientifique, mais qui, pour son malheur, ne s'appuyait encore sur aucune vision fondatrice : seulement sur un besoin. Un a priori a étouffé cette recherche.*

C'est pourquoi nos premiers chapitres saisiront des cas emblématiques mis en avant par la sociobiologie voici quarante ans : passer outre et accepter les vides équivaldrait à entériner le vice d'une crédibilité bâtie sur du vent : les fautes non dévoilées augmentent leur nocivité avec le temps et, pour ainsi dire, elles « font des petits ». A quoi servirait de scruter les détails d'un article entomologique ou primatologique en ce sillage, s'il repose sur des déclencheurs dont la fabrication douteuse n'a été ni confortée ni disqualifiée ? Refusons une résignation devant les abus du début, puisque les sophistications du présent en dépendent. Avant de nous

engager dans ce retour, nous avons survolé la bibliographie récente – à commencer par une revue phare, *Behavioral Ecology and Sociobiology* – et constaté que les travaux contemporains nettement affiliés à la sociobiologie n'avancent qu'en spécialisant les « coups » marquants de jadis. Dès lors, si un auteur actuel reçoit un reproche, il n'a qu'à reporter la responsabilité sur des prédécesseurs dont les apports ont été approuvés par toute une communauté : lui-même, dans la plupart des cas, n'a pas ajouté d'erreur supplémentaire. La sociobiologie reste alors sous la protection de fautes natives qui ont échappé au discrédit. Les adeptes actuels nous accuseront de livrer une bataille dans le passé et de faire fi des progrès accumulés en quarante ans, mais nous verrons que ces avancées se résument à un leurre : dans sa rafraîchissante naïveté, la brève et féroce passe d'armes de 2012 que nous signalerons dans le prochain chapitre entre des figures emblématiques, Richard Dawkins et Edward O. Wilson, en a placardé une superbe confirmation.

Dispute symptomatique, d'ailleurs, en ce qu'elle paraît sonner la fin d'une époque. Non seulement, une lassitude grandit devant la remise aux calendes des formidables percées promises par la sociobiologie, mais une concurrence redoutable est en train de s'ébrouer qui rendrait rapidement obsolète l'allégorie du gène égoïste : les résultats obtenus par l'épigénétique allèchent de plus en plus les tenants du déterminisme biologique, avec, potentiellement, une panoplie d'actions beaucoup plus large. Et des sociologues trouvent déjà la perspective excitante [MEL 14 ; MEL 16]. En 1977, quand l'anthropologue Marshall Sahlins publia sa brève diatribe contre la nouvelle mouture du réductionnisme biologique produite par Harvard [SAH 77], il ironisa sur sa propre promptitude à réagir, de peur de voir la théorie incriminée se dégonfler, à brève échéance, comme une baudruche : prémonition manifestement mal inspirée. Aujourd'hui, l'inquiétude des éthologistes à cet égard se justifierait mieux, car leurs ambitions s'exposent à passer sous le contrôle d'une technoscience autoritaire et pointilleuse : la biologie moléculaire.

Pourtant, à l'inverse de ce que le lecteur subodorera, la vraisemblable redistribution des cartes qui marginaliserait la sociobiologie « classique » ne diminue nullement l'intérêt de notre travail : elle le renforce. La théorie ici incriminée a pris jadis au dépourvu une socio-écologie disposée à incorporer de plein droit les sciences sociales : les leçons à en tirer, à l'occasion des recombinaisons techniques et tactiques qui se profilent à l'horizon, permettront peut-être de saisir fermement une opportunité de ramener à la lumière les enjeux vitaux que visait le domaine étouffé. Cela implique, d'abord, de ne pas commettre devant les généticiens d'aujourd'hui les mêmes erreurs que devant les éthologistes d'hier. Cela implique, ensuite, une capacité à dénoncer, nettement et sans vergogne, les entorses à la méthode scientifique que le déterminisme s'autorise « provisoirement » et « en raison de contraintes pratiques » : le support va changer, les tournures aussi, mais non la façon d'agir des sophismes. Cela implique,

enfin, une prise de conscience de ce que notre société peut perdre et de ce qu'elle peut gagner en cette « affaire ». Qui donc osera souhaiter publiquement que l'écologie et la sociologie s'abstiennent indéfiniment de coopérer pour une compréhension commune des innombrables interactions associant ces structures également fragiles que sont les sociétés et les milieux ? Personne, probablement. Mais, en sens inverse, qui s'armera de la patience et de la résolution nécessaires pour dépasser les obstacles ?

Revenir sur les fautes passées et non disqualifiées de la sociobiologie installée depuis quarante ans représente une condition essentielle afin d'interdire à une néo-sociobiologie en gestation – qui, discrètement, s'ébauche à partir de nouvelles « lois », dépourvues de liens avec les anciennes – de profiter des acquis institutionnels de la mouture en perdition pour perpétuer sans coup férir la situation avantageuse du réductionnisme biologique.

Au cours des pages à venir, nous insisterons donc, quand l'occasion se présentera, sur les contradictions affleurant entre l'inspiration en place du « gène égoïste » et celle d'un éventuel lamarckisme social, revivifié par l'épigénétique. Il y aurait quelque chose de sinistre et d'indécent à voir le déterminisme biologique changer de peau en gardant la propriété de la marque « sociobiologie », à seule fin d'hériter des pouvoirs universitaires engrangés grâce aux sophismes victorieux de l'idée révolue.